



L'AUTOMNE À VIF DES ARTISTES LIBANAIS INVITÉS EN FRANCE.

L'actualité au Proche-Orient et les frappes de l'armée israélienne contre le Hezbollah au Liban sont venues percuter le travail des metteurs en scène Lina Majdalanie et Rabih Mroué, mis à l'honneur par le Festival d'automne, actuellement à Paris. L'œuvre des artistes exilés à Berlin est traversée par leur douloureuse inquiétude face à l'avenir.

IL Y A DEUX ANS, le duo de metteurs en scène libanais Lina Majdalanie et Rabih Mroué recevait une invitation du Festival d'automne. Un honneur. À chacune de ses éditions, l'événement culturel parisien, qui se déroule de la fin de l'été aux premiers jours de l'hiver, invite des artistes pour un « Portrait ». Soit une rétrospective de leur travail ainsi qu'une carte blanche afin d'imaginer de nouvelles créations. Choisir le tandem était « une évidence », estime Francesca Corona, directrice artistique du festival : « *Leurs spectacles innovent sans cesse et leurs propositions sont uniques.* »

Depuis ses débuts, dans les années 2000, le couple installé à Berlin ne cesse de travailler sur son pays d'origine, son histoire récente, la guerre, l'intrication toujours plus complexe de divers conflits. « *Traiter du Liban comme sujet nous a procuré de la joie et de la douleur. C'est ce dont nous savons parler. Nous nous sentons légitimes* », estiment Lina Majdalanie et Rabih Mroué, respectivement 58 et 57 ans ce jour d'octobre. Cette matière première a toujours nourri leurs pièces, qui prennent des formes diverses, utilisant notamment le son ou la vidéo. Il peut s'agir de fiction classique, mais aussi de propositions plus expérimentales, comme des « conférences »

○○○ *non académiques* », mêlant exposés théoriques et performances. En tout, quatorze spectacles différents, dont deux nouveaux, sont programmés dans les divers lieux du festival jusqu'en décembre.

Le 23 septembre, tout a basculé. Les forces armées israéliennes ont déclenché leur offensive au sud du Liban et le théâtre a été percuté par l'actualité. Un télescopage qui s'est également retrouvé dans le travail de deux autres invités du Festival d'automne : le Jordanien vivant à Beyrouth Lawrence Abu Hamdan, concepteur d'une création sonore sur le fracas des avions de l'État hébreu dans l'espace aérien libanais, et Ali Cherri, artiste né à Beyrouth et vivant en France, qui présente une performance plus abstraite, *Le Livre de la boue*. Évoquer chaque soir sur scène un pays à 4 000 kilomètres de là qui, au même moment, est bombardé, est « *violent, évidemment violent* », expliquent Lina Majdalanie et Rabih Mroué. « *Chaque soir apporte son lot de nouvelles terribles*, décrivent-ils. *On passe nos journées à essayer de suivre heure par heure ce qui se passe là-bas. Et, le soir, le spectacle commence.* » Quand ils sont sur scène ou en régie à suivre la pièce, leurs téléphones sont toujours coupés. « *La représentation est le seul moment où on prend une distance avec ce qu'il se passe, où le temps s'arrête.* » À peine le salut final effectué, ils se connectent à nouveau pour se tenir au courant. En plusieurs décennies de carrière, la réalité les a déjà rattrapés plusieurs fois. « *La guerre est un puits sans fond. Rien n'est nouveau. Chaque événement amène une nouvelle couche de complexité* », soulignent-ils. En 2019, ils avaient ainsi imaginé, en collaboration avec le musicien et artiste graphique Mazen Kerbaj, *Borborygmus*, un spectacle sur leur désillusion devant l'état du monde, et notamment l'échec des « printemps arabes ». Un désenchantement qui coïncidait avec

« Chaque soir apporte son lot de nouvelles terribles. On passe nos journées à essayer de suivre heure par heure ce qui se passe là-bas. Et, le soir, le spectacle commence. »

Lina Majdalanie et Rabih Mroué

le début des manifestations populaires en réponse à la catastrophe économique au Liban. « *Le désarroi de la pièce rencontre celui des citoyens.* »

Mais la situation n'est jamais la même. Et cet automne 2024 est plus complexe, plus désespéré, encore. Ils évoquent certains de leurs collaborateurs, dont la venue en France était prévue de longue date. La plupart des vols ayant été annulés, ils se demandent s'ils pourront entreprendre le voyage. Francesca Corona cite aussi les « *trois musiciens de la performance de Lawrence Abu Hamdan qui vivent dans le Golan, dans les territoires syriens occupés par Israël, comme ils définissent eux-mêmes leur zone d'habitation, qui n'ont pas pu venir. Leur périple était infiniment complexe et dangereux.* » Au sujet de la complexité administrative pour faire venir des artistes issus de zones dangereuses, elle tord le cou à « *l'idée réactionnaire que ces derniers en profiteraient pour rester en France* » : « *Au contraire, ils sont tous terrifiés par la pensée d'être cloués ici.* »

Lina Majdalanie et Rabih Mroué vivent à Berlin depuis 2013. Au cours de la décennie précédente, leur pays avait déjà enduré l'assassinat du premier ministre Rafic Hariri (2005), un conflit avec Israël (2006), les

affrontements armés entre le Hezbollah et le gouvernement (2008)... « *Ce qui faisait la richesse culturelle et intellectuelle de Beyrouth avait disparu. Tout le monde était parti. Nos amis, nos interlocuteurs ne se comptaient plus que sur les doigts d'une main.* » Mais l'exilé ne part jamais vraiment. Tous les jours, le couple continue de tressaillir à chaque information, chaque mention d'un bombardement. « *Il y a une brutalité particulière à être loin de son pays en guerre, une angoisse permanente qui n'est pas la même que celle de nos proches là-bas. Un effroi sourd et diffus.* »

Voilà pour la dimension humaine. Mais le désarroi touche aussi l'objet même de leur travail. Francesca Corona estime que « *Lina et Rabih ne proposent pas des solutions, mais ils nous invitent à réfléchir, ils nous donnent des outils pour penser* ». Ainsi de leurs pièces sur l'histoire de leur pays, où ils s'essaient à confronter les visions diverses d'une même situation. « *Pour Israël et le monde occidental, le 7 octobre 2023 a été un traumatisme. Mais il faut comprendre que, dans la communauté chiite libanaise pro-Hezbollah, le 27 septembre 2024, date de la mort d'Hassan Nasrallah [chef de l'organisation pro-iranienne] a eu un effet similaire. C'est notre rôle d'artistes que de raconter les lectures différentes.* » Et d'ajouter : « *La réflexion ne peut pas se faire dans l'urgence. Or, l'histoire du Moyen-Orient est celle d'une urgence permanente et donc d'une impossibilité de penser.* » Le Festival d'automne n'est pas le seul événement culturel confronté à cette problématique. « *Le Liban est un pays dont nous sommes très proches* », explique Christophe Leparç, directeur de Cinémed, le Festival international du cinéma méditerranéen, de Montpellier, dont la prochaine édition se tiendra du 18 au 26 octobre. Depuis trois ans, un partenariat a été noué avec Aflamuna, une ONG établie à Beyrouth, qui défend le cinéma arabe. Chaque année, nombreux sont les cinéastes libanais à trouver dans l'Hérault un public, voire des financements grâce à des bourses d'aide au développement. Cette année sont programmés des courts- et longs-métrages notamment signés par Myriam El Hajj, Ali Cherri et le duo Joana Hadjithomas et Khalil Joreige. « *Tous vivent en Europe ou sont de passage en ce moment, donc ils pourront être présents.* » Selon Christophe Leparç, directeur de Cinémed, cet étrange télescopage entre création artistique et actualité a nourri toute l'histoire du festival. « *Par le passé, dans des situations similaires, la réception des œuvres a été très forte et les échanges avec le public ont été bouleversants. Les cinéastes viennent avec leurs angoisses, leur douleur. Le temps du festival, ils ne sont pas seulement des citoyens d'un pays en guerre, mais des créateurs dont la parole est précieuse. Ils comprennent que ce qu'ils font n'est pas vain.* » (M)

Rabih Mroué, Lina Majdalanie et Mazen Kerbaj pour le spectacle *Borborygmus*, présenté au Festival d'automne, à Paris.



À SAINT-PÉTERSBOURG, LES OPPOSANTS RÉSISTENT SUR LA POINTE DES PIEDS.

Malgré la répression politique qui s'est accentuée depuis la guerre en Ukraine, les citoyens russes opposés au régime de Vladimir Poutine ne se résignent pas. Mais pour éviter d'être arrêtés, ils n'ont d'autre choix que d'agir à bas bruit.

Texte Benjamin QUÉNELLE — Photo Mary GELMAN



Anna, membre d'une organisation de défense des droits civiques et électoraux, à Saint-Pétersbourg, le 3 octobre.

POUR ANNA, VLADIMIR, PIOTR OU DARIA, il n'est pas question de quitter la Russie. « *Nous resterons à Saint-Pétersbourg, dans notre ville, dans notre pays ! Ce n'est pas à nous de partir. C'est à [Vladimir] Poutine de quitter le pouvoir...* » Entre deux confidences, à la terrasse d'un café au cœur de l'ancienne cité impériale, Anna affirme résolument son opposition au chef du Kremlin. Elle tient pourtant à rester anonyme, comme la plupart des Saint-Pétersbourgeois politiquement très actifs « *dans la vie d'avant* », celle d'avant le conflit en Ukraine et la vague de répression qui s'est abattue pour museler toute voix critique. Ces opposants, qui continuent d'œuvrer dans l'ombre, demandent tous, par précaution, que leur nom soit changé. « *Nous ne pouvons plus ni manifester ni nous retrouver dans les QG d'opposition. Sur les réseaux sociaux, je m'autocensure, pour ne pas être poursuivie pour un simple post* », explique Anna, 42 ans, mère de famille et cadre commerciale. À Saint-Pétersbourg, elle s'investit pour la défense des droits civiques et électoraux dans une organisation classée « *agent de l'étranger* » par la justice russe. Elle s'inquiète pour son fils de 21 ans et sa fille de 13 ans. À l'université, l'aîné doit « *zigzaguer pour éviter la mobilisation militaire* », dit-elle, et ses mains tremblent lorsqu'elle l'imagine obligé de partir au front. Sa cadette, à l'école, est contrainte d'assister tous les lundis matin au lever de drapeau et aux « *leçons de choses importantes* », des rituels patriotiques devenus obligatoires. « *Heureusement, l'éducation ne se fait pas qu'à l'école. À la maison, je reviens sur les vrais sujets importants*

avec elle ! », assure sa mère. « *On ne peut plus se rebeller, mais on peut toujours résister. Et patienter* », résume Anna qui, souvent, se reproche « *de ne pas en faire plus* ». Contrairement à une cinquantaine de ses proches qui ont fui le pays, elle a choisi de rester. Pour l'instant. « *Mais cela ne veut pas dire que je me satisfais de vivre dans la Russie de Poutine. Je mène une vie parallèle, à peine normale...* » Le souvenir de récentes perquisitions menées chez elle, pour son autre activité dans l'un des mouvements d'opposition poursuivi pour « *extrémisme* », continue de la hanter. « *Deux fois, la police est venue à l'aube pour fouiller mon appartement. Mes enfants s'en souviennent encore. Parfois, à 5 heures du matin, je me réveille, prise par la peur d'une nouvelle visite musclée.* » Une troisième perquisition et la ligne rouge sera franchie : « *Nous partirons !* », tranche-t-elle. Elle s'est d'ailleurs mise à apprendre l'allemand.

Anna est loin d'être la seule à continuer de résister à bas bruit, en tentant de passer sous les radars de la surveillance du régime. « *Entre la détermination à s'opposer et la peur de se faire arrêter, on vit en pleine schizophrénie* », confie Vladimir, 59 ans. Sa manière à lui de « *dire niet au Kremlin et à sa guerre* », c'est de correspondre avec les prisonniers politiques déjà happés par l'appareil policier et judiciaire. Et d'assister à leur procès. « *Il n'est pas encore interdit d'aller dans les salles d'audience !* », plaisante ce professeur d'histoire, entre humour et désabusement. « *Cela permet de se compter entre opposants et de se soutenir mutuellement* », explique celui qui, avec autodérision, se qualifie de « *libéral peureux* ». Piotr, 32 ans, a assisté, en tant qu'assesseur du bureau de vote de son quartier, au scrutin présidentiel du 17 mars, comme aux élections locales du 8 septembre. « *C'est un moyen de surveiller la triche. Nos élections se tiennent sur trois jours et on ne sait jamais trop ce qui se passe la nuit avec les urnes* », précise-t-il. « *Dans les procès-verbaux, je liste les fraudes constatées. Cela ne change rien au résultat final. Mais, au moins, il y a une trace écrite. Pour l'histoire, c'est important !* » Piotr y a trouvé sa « *façon de [s]'opposer, de maintenir une société civile active* ». Dans divers lieux branchés des rives de la Neva, le fleuve qui traverse Saint-Pétersbourg, quelques jeunes organisent des rencontres pour, de la même façon, « *créer les bases d'une conscience publique collective, en vue d'une démocratie future* », explique Daria, une bénévole d'une vingtaine d'années pleine d'énergie. Les thèmes de leurs réunions, qui rassemblent régulièrement quelques dizaines de personnes, semblent anodins. « *On s'en tient aux sujets autorisés, comme la défense des sites architecturaux de la ville. Jamais on n'évoque explicitement la politique ou la guerre. Mais chacun comprend de quoi il s'agit. Finalement, on en revient toujours à la question-clé de la Russie : la soumission que l'État impose au peuple, hier comme aujourd'hui ! On parvient donc, en catimini, à parler des problèmes réels. C'est un vrai espace politique* », assure la jeune femme.

Au sein des paroisses de Saint-Pétersbourg, soumises à la hiérarchie de l'Église orthodoxe russe, très liée au Kremlin, des popes rebelles agissent eux aussi, dans la limite de leurs moyens. Ils refusent ainsi de lire la prière « *pour la victoire de la Sainte Russie* », comme l'exige le patriarche Kirill. « *Je préfère les prières sur les souffrances de guerre. Mais je sais que certains paroissiens peuvent nous dénoncer. Le risque de délation est partout* », s'inquiète l'un de ces prêtres, opposé de longue date au Kremlin et à Kirill. Dans les clubs de discussion qu'il continue d'animer, il s'interdit d'évoquer l'actualité pour s'en tenir à l'histoire, « *un moyen de faire les parallèles entre le régime actuel et ce que la Russie ou l'Allemagne ont subi par le passé* », souffle-t-il. Cette simple allusion à des références historiques évidentes peut lui valoir des poursuites judiciaires. Un risque encouru par tous ceux qui osent le moindre pas de côté vis-à-vis du régime. (M)

Hassan Guerrar,
dans le quartier
de la Goutte-d'Or,
à Paris,
le 25 septembre.



HASSAN GUERRAR, LA LÉGENDE DE BARBÈS.

Texte Clémentine GOLDSZAL
Photos Louis CANADAS

Il œuvre depuis quarante ans au service du cinéma français. “La Vie d’Adèle”, “Portrait de la jeune fille en feu”, “Les Beaux Gosses”... Attaché de presse redoutable, réputé pour ses coups de cœur et ses coups de sang, Hassan Guerrar a contribué au destin exceptionnel de nombreux films et cinéastes. À 57 ans, cette figure à la fois clivante et attachante passe pour la première fois derrière la caméra et romance sa trajectoire de transfuge dans “Barbès, little Algérie”.

HASSAN GUERRAR a le sens de la mise en scène. L’interview qu’il donne par un matin de septembre pluvieux, à Paris, en est l’éclatante illustration. Il dirige à distance, comme il le ferait d’un plan-séquence, le court trajet qui sépare la station de métro Barbès-Rochechouart du lieu de rendez-vous. Depuis l’intersection des boulevards Barbès et de la Chapelle, où s’ouvre son film, on passe devant l’escalier où Malek, son personnage principal (interprété par Sofiane Zermani), rencontre les jeunes du quartier. Puis c’est la boucherie où il achète un peu plus tard un ersatz de chorba en poudre, le bar-tabac d’une autre scène, le restaurant de fast-food algérien où un protagoniste va manger des brochettes... Ces quelques pâtés de maisons, ces blocs d’immeubles sont son décor. Une cartographie intime épinglée à son cœur. Voilà qu’il apparaît, discutant en terrasse avec ses « potes » dont il a fait des personnages. Toutes les dix minutes, il interpelle un passant en arabe, puis ajoute en aparté : « Il a eu cinq jours de tournage, lui ! »

Hassan Guerrar, 57 ans, vient de réaliser son premier long-métrage, *Barbès, little Algérie*. Un autoportrait assumé – bien que « fictionnalisé », insiste-t-il. Son héros, Malek, a la

trentaine, une famille restée au « *bled* » avec laquelle il est en froid. Il a réussi dans la vie mais se retrouve, quand frappe la pandémie de Covid-19, confiné en plein air avec ses fantômes et ses origines dans ce quartier du nord de Paris, haut lieu de l’immigration maghrébine. Chronique intime d’un microcosme chaleureux et violent, où l’on parle un français mâtiné de mots arabes (ou l’inverse), le film en dit beaucoup sur son créateur : un pur transfuge, comme on dit aujourd’hui. Blédard du septième art, Barbésien qui connaît par cœur la filmographie de Patrice Chéreau et d’André Téchiné, cette figure du cinéma français, qui œuvre dans l’ombre depuis quarante ans, tremble aujourd’hui de s’être ainsi mis à nu, tout en affichant l’ambition bravahe d’être enfin vu, reconnu. « *Aimé* », dit-il simplement.

Attaché de presse de dizaines de films marquants (*La Vie d’Adèle*, *Portrait de la jeune fille en feu*, *Mammuth*, *L’Événement*, *Divines*, *Camille redouble*, *Les Beaux Gosses*, *Shéhérazade*, *La Petite Lili*, *Un héros très discret*...) et de douzaines de longs-métrages à juste titre oubliés, Hassan Guerrar est, depuis des années, le cerbère qui veille sur certains des plus grands noms du

cinéma d’auteur. Abdelattif Kechiche, Céline Sciamma, Thierry de Peretti et Audrey Diwan lui sont fidèles depuis leurs débuts. Il a travaillé un temps avec Patrice Chéreau, dans les années 2000 (« *C’est lui qui m’a emmené à l’opéra pour la première et seule fois de ma vie, voir Così fan tutte !* »), mais aussi avec Michel Deville et Claude Miller. Pour Roschdy Zem, Isabelle Adjani et Gérard Depardieu, il fit ou fait encore office de *publicist*, gérant leur image publique, accordant au compte-gouttes les interviews et les conseillant pour leurs choix de rôles et leurs collaborations artistiques. Comme le dit un ancien critique, qui n’a pas souhaité donner son nom, « *les gros attachés de presse ont une puissance énorme, et Hassan en est l’incarnation la plus criante* ». « Hassan »... Étant le seul du milieu à porter ce prénom, les gens du cinéma parlent de lui sans s’encombrer de son patronyme. Sur le papier, son rôle est de prendre en charge la promotion d’un film auprès des médias. Il organise des projections en amont de la sortie, octroie des entretiens avec le réalisateur ou la réalisatrice et les acteurs, engage des discussions sans fin avec les critiques pour tenter d’infléchir un avis jugé trop

sévère, puis recense les articles parus. Mais Hassan Guerrar fait bien plus que ça, cajolant les artistes comme un entraîneur le ferait avec ses pur-sang fragiles.

En 1995, quand l’équipe de *La Haine*, de Mathieu Kassovitz, se rend à Cannes, c’est lui qui, une fois la journée de promotion bouclée, fait la queue au McDonald’s pour ravitailler tout le monde en menus Big Mac. Cinq ans plus tard, il contribue à placer le primo-cinéaste Abdelattif Kechiche sur la carte du cinéma indépendant qui compte. Il deviendra, par la suite, l’un de ses plus proches collaborateurs, donnant son avis sur le casting, le montage, le marketing de ses films, jusqu’à, dans des emportements, s’autoproclamer « *producteur* » officieux. En 2013, il organise la riposte (principalement silencieuse) quand Léa Seydoux et Adèle Exarchopoulos, les deux actrices principales de *La Vie d’Adèle*, accusent le cinéaste de les avoir maltraitées sur le tournage. En 2022, il gère le scandale qui accompagne la sortie des *Amandiers*, de Valeria Bruni-Tedeschi, dont l’acteur principal, Sofiane Bennacer, est mis en examen pour viols et violences sur ex-conjointes. Dernièrement, il a soutenu Abou Sangare, ○○○



○○ l'acteur principal de *L'Histoire de Souleymane*, de Boris Lojkine (qui a reçu à Cannes le prix du meilleur acteur dans la sélection Un certain regard), dans sa demande de régularisation, refusée au printemps 2023 par les autorités. « *Je suis bon dans la crise* », commente-t-il.

Mais pas que. « *Hassan a une vision d'artiste de son métier*, analyse le journaliste Augustin Trapenard. *Il porte le sens plus que l'audience. C'est lui qui, en 2018, a convaincu Isabelle Adjani de venir faire une interview d'une demi-heure en direct dans mon émission sur France Inter ["Boomerang"], parce qu'il avait l'intuition que c'était ce qui servirait au mieux l'objet culturel qu'il défendait* [Le Monde est à toi, de Romain Gavras, dans lequel elle jouait, lors du Festival de Cannes]. *Il m'a aussi encouragé à recevoir l'équipe de Party Girl, un premier film audacieux. Et puis La Vie d'Adèle lui doit son destin – il n'y aurait pas de Kechiche sans Guerrar.* »

Hassan Guerrar n'a plus de contact avec sa famille et refuse de parler d'elle, mais il s'est constitué dans le milieu du cinéma un clan solide. Abdellatif Kechiche, c'est son « frère », Isabelle Adjani, sa « sœur », son « amie », Céline Sciamma, sa « petite sœur », *La Haine*, une « histoire d'amour ». Tout, avec lui, est affaire de sentiments. D'ailleurs, « *il peut être d'une familiarité incroyable avec des gens qu'il ne connaît pas bien* », s'amuse Gérard Lefort, ancien critique de cinéma à *Libération*. Leur première rencontre remonte aux années 1980, lors d'un Festival de Cannes : « *Il était très jeune, proche de Claude Davy* [un autre attaché de presse mythique qui travailla, entre autres, avec Gérard Depardieu, Jean-Luc Godard et Maurice Pialat], *qui l'avait pris sous son aile. C'était un gamin tout fou, très déconneur, très marrant, un peu à part parce qu'il n'y avait pas de gens d'origine maghrébine dans ce monde-là à l'époque. D'ailleurs, quand on s'est rencontrés, il s'appelait François.* »

Né Hassan Guerrar (le nom de famille de sa mère), à Paris, en 1967, le garçon grandit entre la France et l'Algérie, dont sont originaires ses parents, avec quatre grands frères et une sœur (en réalité une cousine, adoptée par sa mère quand il était petit « *parce qu'elle voulait absolument une fille* »). De son père, il ne veut rien dire. Pas plus que de son

beau-père (dont il demande de ne pas publier le nom), une figure importante en Algérie, metteur en scène de théâtre, membre du FLN, supposément assassiné en 1973 à Paris par le Mossad – mais plusieurs hypothèses circulent quant à sa mort. Hassan a 9 ans quand sa mère retrace la Méditerranée et s'installe à Chlef, à côté d'Oran, le laissant derrière elle avec l'un de ses frères et sa sœur.

Livrés à eux-mêmes, les trois adolescents passent les années qui suivent dans un squat de l'ancien passage Moulin, à côté de la gare de Lyon, « *un trois-pièces dégueulasse plein de cafards et avec, en guise de salle de bains, un lavabo sans eau chaude* ». Pour gagner de quoi acheter des pâtes, Hassan, le cadet, enchaîne les petits boulots : plongeur, serveur et enfin coursier pour les producteurs et distributeurs de cinéma Jacques Leitienne et Gabriel Rossini. Au bout de quelques mois à lui faire silloner Paris pour acheminer des bobines de film, Jacques Leitienne, sur un coup de tête, promeut son jeune employé au rang d'attaché de presse. Et, du jour au lendemain, le rebaptise François. Hassan Guerrar ne sait ni lire ni écrire ; son patron lui paye des cours de français. Il lui donne aussi 10 francs par jour pour qu'il aille au cinéma tous les soirs, à 20 heures. Celui qui a grandi avec les films de Bruce Lee, Terrence Hill, Jacky Chan et Max Pécas découvre le cinéma d'auteur, tout en promouvant, auprès des journalistes, le catalogue éclectique de son employeur. « *Il a produit et distribué beaucoup de séries B et Z, des films d'horreur, des eroticos italiens, des comédies potaches, mais aussi Mon nom est Personne, de Tonino Valerii [réalisateur] et Sergio Leone [producteur et scénariste], The King of New York, d'Abel Ferrara, ou L'Innocent, de Visconti...* »

LA trajectoire professionnelle de Hassan Guerrar (il récupère officiellement son prénom en 2006, à l'occasion de la sortie d'*Indigènes*, de Rachid Bouchareb) forme une ligne ascendante continue. Au cinéma, cela pourrait donner une histoire à la Truffaut : de la gare de Lyon à l'avenue des Champs-Élysées, de Barbès au Festival de Cannes, un gamin franco-algérien à l'enfance difficile se fait une place dans le ○○○

○○○ cénacle du cinéma parisien. Sauf que Hassan Guerrar, qui se meurt depuis des années dans les ambiances feutrées de la haute culture française, se refuse obstinément à la mue. Toutes celles et ceux à qui nous avons parlé pour cet article sont formels sur un point : il n'a pas changé. Plus encore, il s'enorgueillit de rester le même en toutes circonstances. « Dans tous les contextes, c'est lui, avec sa gouaille, ses engouements, son hystérie... », dit de lui Roschdy Zem. Ils se sont rencontrés en 1998, au moment de la sortie de *Vivre au paradis*, de Bourlem Guerdjou, dans lequel l'acteur tenait l'un de ses premiers grands rôles. « Le premier souvenir que j'ai de lui, c'est la soirée chiffres [au cours de laquelle l'équipe d'un film se retrouve traditionnellement, le jour de la sortie, pour partager les premières estimations de fréquentation]. On a tous été chez sa mère, qui, comme toute femme algérienne qui reçoit, avait fait un couscous. » Roschdy Zem et Hassan Guerrar ne se sont plus quittés. Depuis plus de vingt-cinq ans, le premier impose le second comme attaché de presse sur tous ses films. « Il dépasse souvent son rôle et porte chaque projet comme si c'était le sien. Il peut contacter des producteurs, des distributeurs, des acteurs pour aider un film auquel il croit à voir le jour. » Roschdy Zem vante aussi la force de persuasion de son allié, des qualités indispensables dans le métier. « Au moment de la sortie de mon premier film en tant que réalisateur, Mauvaise foi [2006], je me souviens d'avoir assisté, dans son bureau, à un échange téléphonique avec un journaliste qui avait un avis très réservé.

Il lui a parlé longtemps, comme à un pote de régiment. Quand il a raccroché, la critique mitigée s'était transformée en un bon papier et un portrait. C'est exactement ce que l'on attend d'un attaché de presse : qu'il puisse solliciter un échange et engager un débat à l'issue duquel la critique change d'avis. »

Même s'il nie fermement être un stratège, Hassan Guerrar sait à qui et quand montrer un film, et choisir les médias qui seront les plus à même de le mettre en valeur. Distributrice à la tête de la société Ad Vitam, Alexandra Henochsberg le pratique elle aussi depuis longtemps. Elle loue son engagement passionné, notamment pour des films indépendants fragiles pour lesquels il peut déplacer des montagnes. « En 2018, pour Shéhérazade, de Jean-Bernard Marlin, un premier film qui arrivait de nulle part, avec au casting des jeunes Marseillais qui n'avaient jamais fait de cinéma, il a eu l'idée de faire venir une équipe de France 2 dans leur cité pour raconter le trajet de l'équipe de Marseille à Cannes, où le film était présenté à la Semaine de la critique. Six mois plus tard, les deux comédiens ont fini avec des Césars du meilleur espoir. Ils lui doivent beaucoup. »

Avec elle comme avec d'autres, il y a eu, « bien sûr », des fâcheries. Impétueux, effusif, Hassan Guerrar est réputé pour ses colères homériques. « Il peut devenir un peu grossier, balancer des "connasse", "connard", "cet imbécile de"... Mais je crois que c'est une manière de se protéger. Il a un vrai fond de gentillesse, de bonté et de fidélité. Ça n'est pas rien », analyse le critique Gérard Lefort. Aux projections qu'il

organise, Hassan Guerrar invite tout le monde : des copains qui ne travaillent pas dans le cinéma mais dont il aime recueillir les avis, des journalistes et des programmeurs autrefois puissants et tombés en disgrâce mais dont il respecte l'opinion... « Je sais qu'il a la réputation d'être difficile, mais, quand j'étais jeune journaliste, il m'a porté et a cru dans la possibilité de ces dialogues que j'essayais de faire exister le matin à la radio, explique Augustin Trapenard. Et c'est le seul qui a continué à m'inviter aux projections, même après que j'ai arrêté de recevoir des comédiens et des réalisateurs. » D'ailleurs, quand d'aucuns parlent de la rudesse de ses manières ou de ses propos, lui se dit « sensible », « passionné », « vrai » et surtout facilement blessé.

SES humeurs, certains les pardonnent, d'autres pas. Au fil des ans, Hassan Guerrar a été très proche puis plus du tout de Gérard Depardieu ou d'Isabelle Adjani. Quelques journalistes se rappellent de coups de fil d'insultes, quand un papier, un angle ou un parti pris éditorial ont eu le malheur de lui déplaire. « C'est parfois un peu handicapant, ce tempérament, concède Alexandra Henochsberg, mais il faut faire avec. Il peut se fâcher avec quelqu'un d'important et avoir en même temps une relation amicale très intime avec quelqu'un de tout aussi bien placé. » Côté pile, ça donne une spontanéité rafraîchissante, comme quand il saluait l'éminente directrice de la rédaction de *Télérama* d'un « Wesh Fabienne Pascaud, on la fait cette couv' de Téléramoche ? » Côté face, un journaliste se rappelle s'être fait alpaguer par Hassan Guerrar à la fin des années 1990, à la suite du suicide du réalisateur Patrick Aurignac. « J'avais fait une critique négative de son film, Mémoires d'un jeune con, sorti un an plus tôt, dont il s'était occupé. Il est venu me voir et m'a dit : "C'est à cause de gens comme toi qu'il s'est tué." » Ceux qui l'aiment disent qu'il a « les défauts de ses qualités ». Audrey Diwan, journaliste et écrivaine devenue réalisatrice, qui apprécie « les grandes personnalités », a tout de suite pensé à Hassan Guerrar pour s'occuper de la promotion de son premier film, *Mais vous êtes fous*, en 2019. Ils ne se sont plus quittés. Pour évoquer les

humeurs de son ami, elle cite François Mauriac et son « Je me hâtais de déplaire exprès par crainte de déplaire naturellement ». « Hassan a une attitude qui bouscule, qui dérange certains. C'est une armure. Une façon de demander : "Est-ce que tu m'aimes comme je suis ?" » Il y a quelques années, persuadée qu'il portait en lui un film, elle lui a offert un stylo pour son anniversaire. « Une manière de lui dire : "Un jour, tu vas écrire" », dit-elle. En 2021, en plein confinement, Hassan Guerrar lui relate chaque jour au téléphone la solidarité à Barbès, les matinées qu'il passe à distribuer de la nourriture aux habitants en difficulté du quartier, à l'église Saint-Bernard... Audrey Diwan lui dit simplement : « Passe à la maison. » Elle l'y attend devant son ordinateur allumé.

S'ensuivent de longues séances de travail au cours desquelles Hassan Guerrar, debout, fait les cent pas et débite des anecdotes, évoque des plans, des idées de cinéma tandis qu'Audrey Diwan, au clavier, met au propre une première version de scénario. « Écrire le met mal à l'aise, la faute d'orthographe l'intimide. On a voulu être ses mains pour qu'il puisse faire le film qu'il avait en tête », dit-elle. Après elle, l'écrivain et universitaire Rachid Benzine a pris un temps le relais. « Il vous a dit quoi de moi ? Nous sommes un peu en froid », s'inquiète Hassan Guerrar. La collaboration a duré un mois et fut pourtant fructueuse. « La première fois que je l'ai rencontré, se souvient Rachid Benzine, il parlait si fort que je me suis dit qu'il était peut-être un peu sourd. Mais je l'ai finalement trouvé assez gentil, même si tout le monde sait qu'il a un rapport à la vérité un peu flou... Il est ingérable émotionnellement mais a un vrai sens de la scène et de la réalisation. » Un troisième collaborateur, le scénariste Peter Dourountzis, apportera la touche finale à la matrice de *Barbès, little Algérie*.

Exaspérant, attachant, en tout cas intéressant, Hassan Guerrar a passé sa vie à claquer des portes en attendant ensuite de l'autre côté, comme un enfant blessé, qu'on vienne le chercher. C'est sûrement dans cette fêlure que se reconnaissent ses fidèles, qui acceptent aussi que jamais ne sera levée la part de mystère de leur pourtant très proche ami. Pour le comprendre un peu, il faut aller au cinéma. Et, bien sûr, à Barbès. (M)

“LA PREMIÈRE FOIS QUE JE L’AI RENCONTRÉ, IL PARLAIT SI FORT QUE JE ME SUIS DIT QU’IL ÉTAIT PEUT-ÊTRE UN PEU SOURD. MAIS JE L’AI FINALEMENT TROUVÉ ASSEZ GENTIL, MÊME SI TOUT LE MONDE SAIT QU’IL A UN RAPPORT À LA VÉRITÉ UN PEU FLOU...”

RACHID BENZINE, ÉCRIVAIN ET UNIVERSITAIRE